

## Le mal en Occident

Pourquoi parler du mal en tant que tel? En fait, c'est un phénomène social et surtout culturel dans toutes les cultures et les sociétés. Comme telles, les représentations qui l'entourent ne sont que des signes faisant partie de toutes les cultures du monde et, jusqu'à un certain point, de toutes les idéologies de l'Occident. Mais il y a un autre fait, souvent survoler en silence dans les textes canoniques des états occidentaux: le phénomène qui a marqué le 20e siècle et qui est la plus grande manifestation du mal jamais vu est catégorisée comme simplement une autre expression belliqueuse parmi les tant qui hantent la conscience des sociétés civilisées: l'Occident est le lieu de l'holocauste, où périront quasi 8 millions d'êtres humains exterminés non seulement sur une échelle industrielle, mais par les mêmes technologies et les mêmes idéologies qui ont mené l'Occident à son rôle dominant dans le monde contemporain. Et, en fait, on retrouve souvent des expressions comme 'guerre industrielle' pour décrire un conflit où moururent 55 millions de personnes, qui donne à l'holocauste une aire de l'inévitable, comme si l'extermination de tant de civiles sur la base d'une hystérie n'était qu'une autre bataille. Selon un survivant des camps d'extermination,

I tell you something, when I go in to talk, when I go into a school, and look at the audience, I see some people who are against, who came to give trouble, and I know it for sure, but surprisingly, at the end, nobody says a word.<sup>1</sup>

Même les antisémites se taisent devant ce phénomène.

Un fait saillant émerge des analyses: le mal au 20e siècle en tant que tel dépasse nos capacités d'explication, surtout nos théories du social et du psychologique. Le mal, cet épisode en particulier, est au centre de nos calculs sociologiques et psychologiques précisément parce qu'il met à l'épreuve deux courants qui se réunissent en l'anthropologie, l'analyse de micro – de la personnalité de Hitler et de son rôle dans la mobilisation des forces et des dynamiques culturelles aboutissant en l'Holocauste – et l'analyse du macro – des courants d'antisémitisme qui ont parcouru les trajets de l'histoire de l'Occident depuis les Moyens Âges. Autrement dit, comment intégrer la vision du mal incarné dans la personne de Hitler avec le mal comme phénomène social, l'antisémitisme devenu trait traditionnel en Occident. Trois, le phénomène du mal incarné par le régime nazi soulève des questions secondaires, mais importantes pour l'anthropologie classique, bien qu'elles ne semblent pas pertinentes, à premier vu d'œil, pour l'analyse du mal en soit: Je me réfère au fait que plusieurs historiens ont noté que les charmes hypnotiques de Hitler, sa capacité de mobiliser des sentiments surtout de loyauté pour un but mauvais a été moins efficace avec des aristocrates, que la mobilisation des forces nécessaires pour mettre en motion le mal était davantage limité à ce que nous pouvons appeler la petite bourgeoisie européenne. En réfléchissant, peut-être ce fait a des retombés importants pour l'analyse du mal en Occident. Les mots d'un survivant des camps d'extermination, quand il est arrivé à Sibibor (Pologne, où ont été tuées 250,000 personnes, largement des Juifs, des Roms, des Slaves, mais aussi des Témoins de Jéhovah, des communistes, des homosexuels), soulignent la banalisation du mal:

And people asked me was I afraid. In a way I was afraid, just looking at him [le soldat allemand au quai], because it's not true the way they tried to tell us that the renegades, sadists committed the murders. No. Perfectly normal people. Frenzel [un des gardiens allemand] was perfectly normal. My wife was standing by when we had the interview [après la guerre, au procès de Frenzel], and she said, Tom, if I wouldn't know you and I wouldn't

---

<sup>1</sup>"Holocaust Death Camp Revolt." *Microsoft® Encarta® Encyclopedia 2001*. © 1993-2000 Microsoft Corporation. All rights reserved.

know him, and somebody would tell me, would say that between the two, one was a murderer, one was the victim, who is it, she said that she would point at me. I'm meaner looking than Frenzel. So that was what I was afraid and still afraid of, how very fragile, how very delicate is the shell of our culture, of our civilization, how easy, given the right circumstances, it could crack and the beast would come out.<sup>2</sup>

Nous y reviendrons. On peut voir les limites des idéologies occidentales par la façon d'encadrer et de représenter l'holocauste, car justement on constate un jeu de déplacement et de transposition sémantique pour présenter ce phénomène – associée n'oublions pas avec le pays qui représentait, pour plusieurs Occidentaux, un modèle d'accomplissement et de réalisation rarement vue dans les autres pays. Enfin, non seulement le pouvoir de mobilisation de Hitler était plus efficace avec la petite bourgeoisie qu'avec les élites, mais il ne faut pas oublier que cette extermination d'une race, se distingue de l'antisémitisme traditionnel de l'Occident, car l'Holocauste est conçu et appuyé par un État et légitimé par les idéologies étatiques émergées au 19<sup>e</sup> siècle. Autrement dit, c'est un phénomène de la modernité occidentale.

Commençons avec la question des limites explicatives de nos théories. En fait, cette dimension réunit les autres dimensions, car elle démontre l'obligation de trouver une formule acceptable pour encadrer et représenter l'impensable (au moins, il l'était avant) dans le pensable, surtout le pensable qu'est émergé lors du 19<sup>e</sup> siècle quant les états occidentaux. L'Holocauste simultanément émerge et se heurte directement les conceptions largement idéologiques du social qui ont émergé et qui se sont concrétisées au 19<sup>e</sup> siècle, surtout la notion qu'existe un social comme domaine exclusif où agit l'État. En fait, nos conceptions du social émergent au moment où les états s'engagent à éliminer toutes les catégories ou les entités qui auraient pu réclamer la loyauté des individus censés devenir citoyens des nouveaux états, c.-à-d., au 19<sup>e</sup> siècle, on continue le programme lancé par la Révolution française de transformer des individus en citoyens, dont les traits dérivent directement de l'état, soit au niveau corporel (la préoccupation officielle avec l'hygiène qui se concrétise au 19<sup>e</sup>; se laver devient symbolique de renaître et donc susceptible d'être facilement socialisé par l'État; c'était Hitler qui a déclaré [en *Secret Talks*] qu'il s'était nettoyé du sang des exterminations en faisant un bain), soit au niveau de l'identité sociale de l'individu. Tribus (et ce n'est pas surprenant que les Juifs, comme les Roma, sont souvent définis comme 'tribales' dans la culture populaire de l'époque), la religion, même les conditions psychologiques de l'individu sont tous redéfinies de telle façon pour les évacuer du social. L'état a donc un champ d'action qui lui appartient, le social, où un phénomène social s'expliquerait uniquement par un autre phénomène social (ex: le suicide). Toutes explications transcendantales, mystérieuses, métaphysiques, sont éliminées par la nouvelle science du social dont Durkheim, Comte, Spencer, etc., étaient les prophètes. Ou, on constate que les états comme s'approprient de certains concepts non-sociaux comme l'esprit, pour les lier à une communauté étatique (le mouvement romantique surtout efficace en Allemagne). Donc, même si on peut interpréter l'Holocauste comme le résultat logique des idéologies étatiques, il est aussi signe de la faillite de telles idéologies, car c'est un aveu que l'État ne peut incorporer toutes les catégories ou ne peut transformer tous les individus en citoyens. Pour les théories du social émergées au 19<sup>e</sup> et concrétisées au 20<sup>e</sup> sous forme de la sociologie et de l'anthropologie, mieux le silence qu'une tentative d'affronter une définition anthropologique du mal qui pourrait révéler ses limites conceptuelles et épistémologiques. Le mal du 20<sup>e</sup> siècle doit être caché ou absorbé par un ou l'autre des courants sociologiques et psychologiques qui sont devenus des textes canoniques pour les chercheurs et les penseurs.

---

<sup>2</sup>"Holocaust Death Camp Revolt." *Microsoft® Encarta® Encyclopedia 2001*. © 1993-2000 Microsoft Corporation. All rights reserved.

En ce qui concerne les hypothèses qui cherchent à expliquer ce phénomène, il y a deux courants dominants: soit le phénomène hitlérien est explicable en termes de psychose collective, ou elle est vue comme une aberration individuelle qui ne pourrait se répéter. Les deux extrêmes illuminent la même tentative d'imposer des frontières sur l'holocauste afin de l'éliminer de l'histoire, comme le font les légendes – devenues des mythes urbains – qui insistent que Hitler, comme Elvis Presley, n'est pas mort, mais s'est sauvé en s'est enfui en Argentine, au Paraguay, au Brésil, etc. (Elvis, lui, vit en Arizona, car on le voit souvent au 7-11 s'achetant un Big Slurpy). Cette mythification ne serait-ce qu'une manifestation métaphorique de l'incapacité de comprendre le mal ultime que symbolise l'Holocauste hitlérien? Possiblement, mais il est autant possible qu'en laissant la question de la survie de Hitler ouverte, retenu personnellement responsable de l'Holocauste dans ces versions, on est épargné de l'obligation de conclure, d'arriver à une explication, une compréhension, qui s'encadrerait dans l'histoire culturelle de l'Occident.

En fait, on a représenté Hitler en autant d'hypostases que les instances où on a vu Elvis au dépanneur. De nombreuses théories ont surgi – le Hitler freudien qui aurait personnellement subi des traumatismes aux mains des Juifs (p.e., les propriétaires des galeries d'art qui ont rejeté ses œuvres), traumatismes non résolus qui se sont plus tard manifestés dans une haine autant profonde qu'irrationnelle; le Hitler géographique, qui, comme la plupart des vedettes hollywoodiennes d'aujourd'hui, venait des marges culturelles du monde allemand et donc devait épater au centre culturel en assumant des positions plus allemandes de celles des 'vrais' Allemands de l'Allemagne; le Hitler généalogique, dont le grand-père juif aurait poussé le jeune Hitler à ressentir la honte à tel point qu'il a voulu exterminer la race qui a produit cette tache sur le lignage hitlérien; le Hitler orphelin, qui a vu, à 18 ans, sa mère adorée mourir d'un cancer traité par des produits chimiques expérimentaux de l'époque, administrés par un médecin juif; le Hitler sexualisé, victime de l'atmosphère pudibonde de l'époque, mais proie de fantasmes sexuels non réalisés qui ont été projetés sur l'image du Juif sexuellement hyperpuissant et violeur de femmes aryennes pures (souvent, on représente les Juifs mâles avec des traits suggestifs d'une hypersexualité, un peu comme les projections contemporaines qui visent les Afro-Américains); le Hitler hypnotisé, qui a repris la vue perdue suite à une attaque de gaz chimique durant la Première Guerre mondiale quand il a été hypnotisé et convaincu qu'il avait un destin spécial, de faire renaître l'orgueil allemand perdu avec la défaite de la Première Guerre mondiale (devenue trahison par les juifs dans le discours hitlérien); le Hitler idéologique, victime (dans un sens) de la logique culturelle ultranationalisante de l'époque, et qui serait donc uniquement un catalyseur, un genre de porte-parole un peu déchainé et exagéré, pour une haine des Juifs tellement enracinée dans la culture occidentale qu'elle se manifeste dans toutes les idéologies du Nous qui sont au cœur des États-nations contemporains; le Hitler pop, qui, selon cette théorie contemporaine (et américaine), souffrait d'un déficit d'amour-propre comme les autres tueurs en série qui parsèment la fin du siècle américaine; le Hitler Menendez, souffrant d'un père abusif et d'une mère suffocante contre lesquels il n'a pas pu se rebeller directement; le Hitler médical, souffrant d'une forme avancée de syphilis contractée d'une prostituée juive; vision secondée par le Hitler semi-émasculé, comme si le fait d'avoir seulement un testicule, comme plusieurs chercheurs affirmaient, aurait été responsable d'un déséquilibre psychique compensé, dans un cadre freudien, par une hypermasculinité dépassant les limites du sexe comme tel, menant à la mort de 55 millions de personnes dans une tentative symbolique de pousser un deuxième, ou même un troisième, testicule; enfin, le Hitler historique, qui, comme l'avant-dernière hypostase, ne serait que le produit final d'une longue période de fermentation culturelle où les Juifs étaient les boucs émissaires de toutes les frustrations centrées sur des siècles de répressions de classe. Les frustrés – les pauvres, les marginalisés – auraient donc ciblé les Juifs pour avoir quelqu'un plus bas et plus vilain qu'eux dans l'échelle sociale.

Toutes ces théories, d'une façon ou l'autre, mettent Hitler trop au centre ou trop loin de la culture occidentale: Hitler comme aberration ou Hitler comme l'homme quelconque que l'histoire a choisi

pour exprimer des courants culturels profondément enracinés. On peut même réunir des deux courants: l'histoire choisit Hitler parce qu'il est aberrant et troublé sur le plan psychique, et donc il devient le véhicule parfait pour exprimer les courants antisémitiques toujours présents, mais niés par les idéologies contemporaines dont la dimension sémantique prétend appuyer une société ouverte et démocratique. Qu'il soit victime ou porte-parole, la soi-disant 'explication' sert uniquement à encadrer le phénomène du mal de telle façon que la société comme entité politique n'est pas obligée à réconcilier son imaginaire de communauté avec les autres dimensions idéologiques de la modernité qui placent l'individu dans une position ambiguë vis-à-vis de cette construction: Hitler et le mal qu'il a engendré est, après tout, comme nous, ou plutôt, comme le Nous, capable de maladie mentale si trop stressée (dans son cas, par des événements inconnus qui auraient sélectionné un pauvre Juif inconnu comme protagoniste et même la cause inadvertente de la plus grande tragédie de l'histoire). Cette vision du mal hitlérien est cohérente avec la vision du social totalitaire, dont les traits tout inclusifs définissent la normalité et la normativité de l'individu; l'individu ne peut qu'être fragilisé suite au contact avec le social omnipuissant. L'individu en contact avec le social, autrement dit, peut s'éloigner de la norme uniquement dans une direction négative – vers la fragilisation – et jamais dans une direction positive, vers un Soi renforcé et devenu plus fort par son contact avec le social. Cette vision largement négative du social finit donc par légitimer l'indifférence individuelle à la souffrance des autres. En fait, cette vision du mal hitlérien est parfaitement cohérente avec un sous-texte culturel de l'Occident qui donne la première place au social comme créateur de l'individu, mais qui voit l'individu comme assiégé par un social toujours menaçant et donc l'individu toujours prêt à monter une résistance farouche et individualiste et même narcissique.

Toutes ces théories prennent comme acquis que Hitler croyait, consciemment ou non, dans sa position antisémitique, qu'il agît sur la base d'une idéologie personnelle ou d'une idéologie partagée et bien enracinée. Mais il y a un autre courant qui voit Hitler comme acteur, manipulateur et stratège politique raffiné qui a tout simplement utilisé les Juifs comme des pions dans son désir de saisir le pouvoir et surtout saisir le pouvoir absolu, un désir représenté et confirmé par sa décision d'exterminer un peuple entier. Cette hypothèse se base en grande partie sur les conversations privées de Hitler [les *Secret Talks*], où il admettait que l'extermination des Juifs est un acte criminel qui doit être caché du jugement des historiens. Pourquoi en privé, en conversation avec d'autres criminels comme Himmler et Heydrich (deux architectes de la bureaucratie de l'Holocauste), Hitler devait réciter une position rhétorique standard qui mettait les Juifs au centre d'un complot gigantesque contre les valeurs chrétiennes et aryennes? Pourquoi devait-il mentir en disant que les Juifs n'étaient pas exterminés, mais simplement déplacés à des régions vides de la Russie? Parce que, selon un argument (de Ron Rosenbaum), cette négation de l'étendu et de la nature grotesque de son crime suggère l'existence d'un Hitler victime de sa propre rhétorique. Donc, un Hitler menteur, un Hitler qui a semé les grains du plus grand mensonge du 20<sup>e</sup> siècle, qui pousseront pour devenir le sous-texte de tous les textes canoniques de l'histoire populaire de l'Holocauste, qu'il n'y avait pas d'Holocauste, mais dans le cas où les preuves de l'extermination de masse devinrent irréfutables, les Juifs le méritaient car ils étaient au centre d'un complot antiaryen et donc antioccidental.

Selon cette interprétation, qui fusionne l'Hitler menteur avec le Hitler croyant, Hitler serait un acteur qui a commencé à croire dans son rôle et l'a assumé, à tel point qu'il est devenu ce qu'il avait projeté et imaginé. Bullock, auteur du renommé *A Study in Tyranny*, cite Nietzsche, philosophe de la modernité, aujourd'hui ignoré, car ses théories de *l'Urbemensch* avaient été adoptées par les nazis:

Men believe in the truth of all that is seen to be strongly believed. In all great deceivers, a remarkable process is at work to which they owe their power. In the very act of deception with all its preparations – the dreadful voice, the expression, the gestures – they are

overcome by their belief in themselves, and it is this belief which then speaks so persuasively, so miracle-like to the audience. Not only does he communicate that to the audience but the audience returns it to him and strengthens his belief.

Hitler, donc, aurait créé un champ de signification tellement puissant et restreint (donc, je dirais, ritualisé) que les signifiants se sont unis à d'autres signifiants à l'intérieur de l'espace rhétorique, brisant les liens des signifiants aux signifiés du quotidien. Un acte de ritualisation verbale, donc, qui produit un champ de signifiants-signifiés hermétiques, étanches à la pénétration de signifiants dont les signifiés se réfèrent à une réalité quotidienne. Un cercle vicieux, donc, menant à l'élimination de toutes références qui n'étaient pas cohérentes avec la logique hermétique de l'espace rituel. Nietzsche, donc, parle avec une voix anthropologique beaucoup plus claire que celle de Weber, qui mystifiait ce processus en se référant au charisme du grand chef (une vision weberienne de Hitler tenterait sans doute d'unir les deux pôles weberiens d'institution et de charisme, du social occidental, car gouverné par des lois impersonnelles et de l'individu occidental gouverné par des courants mystérieux et inexplicables – pour Weber, la rationalité reste toujours fortement ancrée dans le social, et l'individu devient rationnel à fur et à mesure qu'il est socialisé; et après, Weber tente de démontrer que l'acteur devenu rationnel par la socialisation peut être non rationnel dans le contexte d'une institution possédant sa propre sous culture).

Pour l'anthropologie, cette confusion entre public et privé n'est pas compliquée ni un phénomène isolé, car les individus créent des champs de significations partagés sur la base de ce qu'ils pensent est partageable en combinaison avec ce que la culture locale entourant l'individu présente comme étant naturel (et donc facilement partageable). Autrement dit, le naturel est composé des poses antérieures qui ont été partagées dans le passé au point qu'on oublie la dimension calculée et stratégique de telles poses stratégiques quant elles sont mises en scène aujourd'hui. Le mal hitlérien serait donc la synthèse d'un mensonge stratégique visant les Juifs comme boucs émissaires et d'un espace rhétorique ritualisé, résultant en un acteur sincère devenu incapable de distinguer la mise-en-scène de la réalité, parce que la réalité en dehors du théâtre a été éliminée ou rendu non signifiante pour ce champ idéologique. Le mal occidental est donc une synthèse qui dépend de deux réalités normalement contradictoires, une locale et l'autre partagée, qui se sont unies. Et voilà le noyau du problème de l'encadrement de ce mal: nos théories actuelles – la majorité – traitent le social comme assez réelle, mais la culture comme épiphénomène, comme champ explicatif qui ne joue aucun rôle dans la structuration des contours du social vu comme idéologie concrétisée. Sans une théorie qui expliquerait comment le local se transforme en culture générale, de comment le stratégique conscient devient le naturel inconscient, nous restons incapables d'expliquer ce phénomène sans recours à la psychologie.

Le dernier aspect que je voudrais soulever est les limites du discours hitlérien. Ce mal est essentiellement, comme j'ai suggéré, un phénomène de la petite bourgeoisie qui se voyait victime d'une idéologie nationale dont le sous-texte cherchait à conserver intacte à tout prix un système hiérarchique favorisant une bourgeoisie capable d'imiter et d'incarner certains traits aristocratiques. Bien que cette petite classe moyenne semblait, à toute évidence, prête à faire des sacrifices pour construire la patrie, elle devient confuse dans le chaos suivant la Première Guerre mondiale. L'aspect rituel du mal hitlérien est donc un véhicule parfait pour la petite bourgeoisie désireuse de monter en grade, car la qualité hermétique du discours le transforme en protodiscours (avec des signifiants déracinés de leurs signifiés dans le quotidien) capable de se développer en toutes les directions. Donc, la simplicité formelle du discours, unie à sa qualité irréaliste, permet de ré-encadrer tous les aspects de la vie sociale pour faciliter une nouvelle interprétation du social, un social devenu, donc, redéfini comme espace privilégié d'une classe qui elle seule incarne les qualités mythiques de la nation. Un déplacement du discours étatique de la nation vers un discours de classe, un déplacement devenu possible grâce aux qualités irréelles du discours suite à sa ritualisation.

Mais qu'est-ce qu'aurait pu mettre tellement de pression sur la petite classe moyenne? Je pense qu'il s'agit de l'inflation désastreuse qu'a subie l'Allemagne au début des années 1920, où le Deutschemark s'échangeait à 4 contre le dollar US au début de 1922. En 1923, on échangeait le DM au taux de 4.2 mille-milliards au dollar américain. Essentiellement, toutes les pressions de la guerre et de l'endettement subséquent sont tombées sur les épaules de cette classe, qui se sentit trahie et surtout abandonnée après avoir continuellement monté en statut suivant l'unification des années 1870. Bref, les champs rhétoriques de la nation unie ont cessé d'être fonctionnelle pour eux, portant à des rebellions, le chaos, et même à une révolution spontanée du type soviétique (de brève durée) au nord. D'une part, plusieurs abandonnèrent les valeurs de la patrie investie de tradition pour appuyer les socialistes. D'autre part, la majorité, confrontée par l'échec de l'état incapable de freiner la chute économique, a tenté de renforcer leur identification avec l'état en devenant susceptible à un discours ultranationalisant. Prête à s'investir dans le discours de la patrie autant que ce dernier continuait à la favoriser, cette classe a embrassé le discours hitlérien suivant la période de chaos, pour de nouveau s'engager dans la rhétorique de la patrie, mais cette fois-ci, une rhétorique fortement simplifiée et intolérante. Comme un mouvement de cargaison, un mouvement millénariste, les personnes ignorent ou redéfinissent les signes qui les entourent pour développer de nouvelles significations plus aptes à encadrer le chaos.

Le mal du siècle, donc, n'est pas un phénomène irrépérable, une aberration culturelle ou psychologique, mais plutôt le résultat d'un ensemble de circonstances qui ont permis et même encouragé la ritualisation de l'idéologie nationaliste.